

et tablier en soie gris-perle et dentelles noires. Les infantes étaient en rouge ; le roi Alphonse XIII portait un costume de matelot blanc.

Le président de la Société colombienne a prononcé un discours, et, après lui, l'évêque de Badajoz a pris la parole.

A quatre heures, les canons ont tonné sur les navires en rade, les batteries de terre leur ont répondu ; la reine est remontée en voiture après avoir chaudement félicité le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Casa-Miranda, qui sont les organisateurs de la fête. Leurs Majestés ont fait une excursion à Palos et sont ensuite revenues à Huelva ; elles devaient partir le lendemain à huit heures du matin pour Séville par le chemin de fer.

Le soir de cette mémorable journée, ainsi que tous les autres soirs depuis l'arrivée de Leurs Majestés à Huelva, la rade, les deux môles magnifiques, les quais, les navires ancrés dans cette immense baie, tout s'est couvert d'illuminations superbes, où le bleu, le vert, le rouge, le blanc, le jaune se mêlaient en d'harmonieuses combinaisons. Des musiques militaires, des *Estudiantina* venaient, sous les feux des projecteurs électriques des vaisseaux, charmer nos oreilles d'airs vifs et originaux. Et dans cette atmosphère printanière, par ces belles nuits sereines, rien ne saurait exprimer la poésie spéciale, bizarre, qui se dégageait de ce spectacle inoubliable. Puis nos rêves, après des floraisons superbes, se perdaient dans les cieux étoilés, où des myriades de fusées crachaient leurs jets éphémères de clarté éblouissante.

Et maintenant Huelva, où les gendarmes, les soldats, les marins de toutes les nations emplissaient les rues du bruit de leurs marches, du cliquetis de leurs armes, de leurs chansons et de leurs hourras, Huelva où plusieurs centaines de congressistes, des ministres plénipotentiaires, des amiraux, des généraux, les ministres d'État, la cour royale jetaient l'or et l'argent à pleines mains, semant en quelques jours une fortune, maintenant, dis-je, Huelva ne verra jamais plus ces élégances et ces fêtes, cette débauche de feux d'artifices, de cortèges historiques, de retraites militaires, de bals, de concerts. Les canons ont cessé de tonner en l'honneur de la reine d'Espagne, les visiteurs ont fui, les vaisseaux ont levé l'ancre et notre seul souvenir restera bien longtemps ineffaçable dans l'esprit des habitants d'Huelva !

---

## X

### D'HUELVA A SÉVILLE.

Le train, qui nous a conduit de Huelva à Séville, devait partir à six heures et demie du matin, c'est-à-dire une heure et demie avant le train royal annoncé pour huit heures du matin.

A cinq heures, je me lève donc en toute hâte, je fais un frugal déjeuner avec un bol de lait et un morceau de pain, de ce pain espagnol qui n'est autre chose qu'une boule de farine compacte, dont l'extérieur est à peine doré par le feu et l'intérieur cru et humide; la nécessité seule peut forcer un Parisien à essayer d'avaler cette farine indigeste et sans saveur. Je mets mes valises sur une petite charrette à bras, que veut bien condescendre à tirer le *moso* ou domestique de mon *hôtel*. Nous nous précipitons vers la gare et, malgré l'heure matinale, il me faut défendre mes valises contre le zèle intempestif des portefaix andalous. Ils sont encore à jeun et aussi désireux de gagner une *peseta* qu'obstinés à rester étendus, dès qu'ils sont repus et qu'ils ont du tabac à fumer.

Enfin, je finis par pouvoir choisir une place dans un compartiment du train en formation, où se trouve déjà Mgr l'archevêque de Badajoz et son coadjuteur.

Mais mes tribulations ne faisaient que de commencer. Peu à peu notre compartiment et le train entier se remplirent de voyageurs. Congressistes, ministres plénipotentiaires, dignitaires, tout le monde tient à quitter Huelva avec la Reine régente et à ne pas rester plus longtemps dans cette petite ville, qui va devenir profondément triste et où on nous a rançonnés de la belle manière!

Naturellement cette foule de gens désireux de partir ne trouve pas à se caser dans les wagons et voilà le quai d'embarquement encombré de voyageurs affairés, furieux, criant, réclamant de nouveaux wagons. Le chef de gare désireux d'être agréable à tous les hauts personnages qui lui demandent d'ajouter des voitures au train, fait accrocher tous

les wagons disponibles dans la gare de Huelva à ceux qui forment déjà notre train ; et cette opération, qu'il faut recommencer sans cesse, prend beaucoup de temps. Sept heures ! Nous ne sommes pas sur le point de partir. Sept heures et demie ! Nous aurons une heure de retard ; le chef de gare et les employés ne s'en préoccupent pas. Installez-vous, voyageurs, prenez votre temps ! D'ailleurs voici que la gare devient le camp d'Agramant : un ministre espagnol veut empêcher des congressistes étrangers d'envahir son wagon. Les aides-de-camp du ministre font évacuer le compartiment. Bruit et tapage ! Réclamations contre ce manque de courtoisie du ministre espagnol. Un de ses compatriotes lui fait une scène violente. Le ministre veut bien à la fin laisser monter chez lui un ministre plénipotentiaire américain et un congressiste. Et cette scène se renouvelle un peu partout, aidant ainsi les observateurs comme moi à passer leur temps plus agréablement. Car, il faut le dire, si l'on perd son temps en Espagne, je vous jure qu'on ne s'y ennue pas du tout.

Enfin à huit heures, notre train ne voulant pas partir, le train royal qui, lui, ne peut pas attendre, nous passe devant et part pour Séville. Des portières nous saluons leurs Majestés. Mais maintenant les cris et les imprécations dans toutes les langues vont *crescendo*. Nous voulons aller à Séville, nous aussi. Nous devrions être partis depuis une heure et demie et nous sommes impatients.

Croyez-vous que les ordres des ministres, les malédictions des évêques, les blagues des Français et les accès d'épilepsie des Anglais et des Américains congressistes, fassent accélérer leurs mouvements aux chefs d'équipe ? Jamais de la vie ! ils n'entendent rien et n'écoutent rien. Les employés de la gare fument leurs cigarettes et déclarent avec un grand sérieux que jamais ils n'ont vu autant de voyageurs pour un même train. Enfin, sur un ordre d'un ministre, un capitaine de la *guardia civil* apparaît avec une compagnie, bayonnette au canon, et fait évacuer les quais de la gare encombrés par plus de trois cents voyageurs malheureux survenus pendant que nous restions en panne. Ensuite on accroche une locomotive et le chef de gare donne le signal du départ.

Hélas ! ce n'était qu'une fausse joie. Notre locomotive, malgré tous ses efforts, ne peut pas parvenir à faire démarrer notre train. Qu'on ajoute une locomotive à l'arrière, dit le chef de gare. Au bout d'un quart d'heure, la manœuvre est exécutée. Nouveau signal de départ !

Nous ne bougeons pas plus qu'auparavant. Le train est formé de

tant de voitures qu'il faut mettre une troisième locomotive pour nous entraîner vers Séville. Vers neuf heures du matin, nous avons enfin la satisfaction de sortir de la gare d'Huelva.

D'Huelva à Séville ! Quel voyage, seigneur ! A chaque instant le train s'arrête, et les conducteurs vont fumer une cigarette avec les mécaniciens. On a craint un instant qu'un des délégués de la Grande-Bretagne ne devînt fou furieux : par bonheur, il est tombé en syncope vers une heure de l'après-midi.

Inutile de dire que la vitesse de notre train n'est pas du tout comparable à celle du rapide de Paris à Marseille ; nous avançons plus doucement qu'une voiture bien attelée. Par moments même, les conducteurs du train marchent à pied à nos côtés en causant. Nous devons arriver à onze heures du matin *réglementairement* à Séville pour y déjeuner. Nous comptons tous là-dessus. Fiez-vous donc aux *indicateurs* espagnols.

Nous sommes arrivés à Séville à quatre heures quarante de l'après-midi, morts de faim, de soif, égosillés... Mais je n'en veux pas à ces braves Andalous, car jamais je n'ai tant ri de ma vie que pendant ce voyage digne de mémoire. Que vouliez-vous qu'ils fissent ? Jamais ils n'avaient vu autant de voyageurs et puis ils ont un argument qui milite en leur faveur : « Ne vous plaignez pas, nous disent-ils. Nous sommes en retard, c'est vrai, mais en Andalousie on va doucement et on arrive au port sans encombre. N'êtes-vous pas bien heureux que nous ne vous ayons pas laissés en route ! »

Pendant ce temps, plus fortunés que nous, la reine régente et le jeune roi étaient arrivés à Séville à onze heures trente minutes du matin. Les troupes de la garnison avaient formé la haie sur le parcours suivi par le cortège royal, mais on n'a pas remarqué ce jour-là le déploiement de forces que je critiquai lors de la précédente arrivée de leurs Majestés.

Le roi et la reine se sont rendus à l'Alcazar, où ils ont déjeuné ; ils ont ensuite reçu les corps officiels et les autorités provinciales.

Pour nous, nous n'avons eu que le temps de nous débarbouiller dans nos hôtels respectifs, de dîner et de mettre l'habit pour aller assister à la représentation de gala du théâtre San Fernando, où la reine régente est venue à neuf heures et demie et a été acclamée par une salle enthousiaste, dans laquelle les robes des jolies femmes et les uniformes des assistants faisaient le plus curieux assemblage de couleurs éclatantes que l'on peut rêver.



## XI.

## SÉVILLE LA BELLE.

S'il est en Espagne un endroit chéri par l'artiste et par le poète, c'est bien la belle, la merveilleuse Séville. J'en garde, j'en garderai toujours le plus agréable souvenir.

O féérique et éblouissant spectacle ! Le voyageur, fatigué, las des teintes grises du Nord, des notes tièdes, calmes, reposantes de Paris, se trouve, dès qu'il sort de la gare de Séville, transporté comme par miracle en plein pays des *Mille et une Nuits* ! Ici, sous un soleil d'Afrique, ce ne sont que plantes exotiques, aloès, cactus, orangers, dattiers, palmiers ; des rues larges en certains points, étroites en d'autres, tortueuses presque toujours, mais bordées de maisons, que dis-je ? de véritables palais, aux murs blanchis à la chaux ou peints en rose, en gris, en bleu, en vert pâle, en jaune, avec des fenêtres étroites garnies de barreaux de fer ou ornées de balcons en saillie larges et grillés de fer, avec leurs terrasses où les femmes viennent respirer le soir un peu d'air frais et fumer des cigarettes en contemplant les étoiles, avec leurs larges et immenses portes en bois épais garnies de gros clous de fer ou de cuivre sculptés ou ciselés, chefs-d'œuvre d'art dans leur genre, avec leurs *patios* mauresques, où au milieu d'un parterre de fleurs et de plantes chantent des oiseaux et murmure tendrement un jet d'eau limpide dans un bassin de marbre !

Oh ! ces maisons mauresques admirablement comprises sous tous les rapports, élégance, luxe, confort ; voilà la *maison modèle* des pays chauds !

En voulez-vous une description plus détaillée ? Je vais tâcher de vous dépeindre mon hôtel, l'hôtel de Rome ; et je vous répéterai simplement après : *ab uno disce omnes* ! Telles sont toutes les maisons de Séville et qui en a vu une connaît les autres.

Extérieurement de grands murs percés de hautes fenêtres très

espacées au premier étage, d'une porte colossale au rez-de-chaussée. Franchissez le seuil et n'admirez pas trop longtemps les clous à tête de chimères qui garnissent la porte massive. Sous la haute voûte règne déjà une fraîcheur appréciable ; le sol est dallé de marbre blanc et rouge ; un *tambour* vitré donne accès dans le vestibule pavé de marbre blanc, qui circule autour du *patio* aux fines colonnes de marbre et conduit aux escaliers ; les murs sont recouverts de stuc éblouissant, le *patio* est un véritable jardin aux plantes de toutes sortes, de toutes formes, grandes et petites, traversé, sillonné par des allées pavées en marbre et aboutissant au bassin du centre, où les petits poissons rouges folâtraient à qui mieux mieux.

Toutes les pièces de la maison ouvrent sur le vestibule donnant dans le *patio* ; au premier étage un large corridor, une véritable galerie vitrée en hiver, ouverte pendant neuf mois de l'année, supportée aussi par de légères colonnes, permet de venir fumer un cigare, un *puro*, en s'accoudant à la balustrade en pierres de taille et en plongeant tour à tour ses yeux dans l'oasis de verdure et de fraîcheur que l'on a à ses pieds ou dans l'azur foncé et parfois presque noirâtre du ciel !

Les chambres et les salons de la maison mauresque sont de grandes pièces de quatre à cinq mètres de hauteur et de dimensions inconnues en France, dans les constructions modernes tout au moins ! Pas de décoration inutile. Des murs blancs, des nattes sur le plancher, des rideaux de mousseline blanche aux fenêtres, des stores de toutes couleurs, mais principalement gris ou vert formés de minces lames de bois superposées, de grands rideaux en toile épaisse qui, si le besoin s'en fait sentir, peuvent, en descendant comme une toile de théâtre, tamiser à leur tour les rayons du soleil et plonger la pièce dans une demi-clarté, qui repose un peu de la lumière aveuglante des rues et des places de Séville.

Aux lits, en fer, sont placées des moustiquaires qui sont absolument indispensables et qu'il faut avoir soin de tenir bien fermées pendant le jour, si l'on ne veut pas être dévoré pendant son sommeil par des *cousins* dont la visite est toujours désagréable !

On trouve à Séville toutes les boissons glacées, gazeuses et rafraîchissantes que l'on peut désirer : elles y sont en grand honneur ! En outre, on y vit à peu de frais, les hôtels, comme celui où je suis descendu (ils sont rares, c'est vrai) sont bien tenus, la table y est très passable et abondante. En somme, bien que tout ne soit évidemment

pas pour le mieux dans la plus pittoresque des villes , il est évident qu'on peut faire à Séville un séjour extrêmement agréable.

Nous étions à Séville un grand nombre de Français et j'ai eu le plaisir de nouer là de charmantes relations avec des compatriotes que je n'avais fait qu'entrevoir au milieu des fêtes d'Huelva.

C'est à Séville que j'ai eu l'occasion aussi de me lier assez intimement avec un homme aussi respectable que plein d'humour et de gaîté, le savant docteur E. Chappet, vice-président de la Société de Géographie de Lyon , qui a bien voulu avoir pour moi une sollicitude paternelle. Après être resté une dizaine de jours à Séville, il a accepté de faire avec moi le voyage de Cordoue , lorsque mes occupations me rappelèrent à Madrid. Je n'ai jamais rencontré plus précieux compagnon de voyage que M. le docteur Chappet : connaissant tout, parlant de tout, érudit, simple, causeur infatigable, plein de dévouement, en un mot le modèle du Mentor sage et avisé. Je suis heureux de pouvoir dire ici un peu du bien que je pense de cet homme aimable, et j'ai été très touché de la sympathie et de la véritable amitié qu'il m'a manifestées depuis lors ; il peut croire à mon affection bien sincère et à ma profonde reconnaissance.

---

## XII.

### UN CARROUSEL MILITAIRE A LA PLAZA DE TOROS.

#### L'ALCAZAR DE SÉVILLE. — LA SANTÉ DU JEUNE ROI.

Ne comptez pas sur moi pour vous faire faire le tour de Séville et de ses monuments en quelques minutes, en vous charriant comme le *cicerone* d'une *tournée Cook* d'endroits en endroits, sans vous laisser aucun répit et en vous permettant seulement de pousser des : aoh ! aoh ! d'admiration devant des objets à peine entrevus !

J'estime que jouer au *Guide-Joanne* ou au *Bædecker* est une trop pénible corvée pour mes faibles nerfs, quelque peu aigris et exaspérés par tout ce qui est monotone et banal ! Laissez-moi donc vous parler à Séville un peu de tout ce qui m'advint et, au fur et à mesure des événements, au cours du récit, vous visiterez avec moi les monuments et les curiosités de cette véritable capitale pittoresque et artistique de l'Espagne. Je vous ferai part de mes impressions telles que je les ai ressenties : je serai franc et sincère, et vous m'excuserez si je n'ai pas la verve extraordinaire d'Alexandre Dumas ni les richesses de coloris et de style de Théophile Gautier.

La reine régente a passé la matinée du 14 octobre dans ses appartements du palais de l'Alcazar. Les fatigues de son voyage l'avaient un peu éprouvée. Vers trois heures de l'après-midi, elle est sortie toutefois et s'est rendue à la *Plaza de Toros*, où un grand carrousel lui était offert par les autorités militaires. La Plaza de Toros de Séville est une des plus grandes d'Espagne : vous savez tous ce que c'est qu'une plaza de toros, un immense amphithéâtre en pierre avec des gradins circulaires comme dans un ancien théâtre romain, un *cirque* dans l'antique acception du mot. A Séville, derrière les gradins se trouvent des loges et une galerie couverte. A l'extérieur la *Plaza* offre un aspect désagréable et triste, avec ses hautes murailles décrépies et couvertes par endroits d'affiches multicolores. N'était le soleil, ce serait laid !

Mais avec ce soleil qui fait ruisseler de l'or liquide sur tout ce qui existe, tout prend une apparence, tout s'égaie, tout s'accentue, les moindres choses ont l'air de vivre et de rire.

Ainsi l'intérieur de la *Plaza* offrait ce jour-là un spectacle inoubliable : près de vingt mille personnes se pressaient sur les gradins ; sous la galerie couverte, dans les loges, on remarquait les membres du corps diplomatique, les autorités et toute la haute société de l'Andalousie, jolies femmes, toilettes claires, ombrelles de toutes les couleurs, uniformes rouges, bleus, verts, dorés sur toutes les coutures et, plus loin, la foule sombre, où l'on aperçoit comme des taches claires les mantilles des *Manolas*, les larges éventails, les gilets rouges, les grands sombreros de feutre ou de paille blanche de tout ce peuple andalou, fou, ivre de spectacles et d'amusements.

A trois heures et demie, la reine paraît, conduite par le grand chambellan, duc de Médina Sidonia, la foule, debout, l'acclame avec enthousiasme. Sur la piste, les cavaliers qui vont prendre part au carrousel présentent les armes, les fanfares sonnent. Puis les exercices commencent au milieu de *vivats* enthousiastes !

J'ai eu la chance de rencontrer dans l'antichambre de la loge royale, mon ami et confrère M. Pérès Mencheta ; et, au lieu de contempler béatement les exercices bien connus du carrousel, ayant joui du coup d'œil et aveuglé d'ailleurs par cette éblouissante clarté à laquelle il faut être habitué, je suis sorti avec lui. Aussi bien j'avais remarqué l'absence du jeune roi et je tenais à savoir quel motif avait pu l'obliger à garder la chambre un jour pareil. Mon excellent confrère, qui est le plus célèbre *reporter* de l'Espagne, ne tarda pas à partager mon inquiétude et nous résolûmes d'aller nous renseigner.

C'est ainsi que je fis ma première visite à l'Alcazar de Séville. Vous n'ignorez pas combien il est difficile de pénétrer dans un palais royal pendant que sa Majesté habite le palais. Pour être agréable cependant à mon confrère Mencheta et à votre serviteur, le duc d'Irun, majordome de l'Alcazar, voulut bien nous autoriser à visiter la royale demeure, mais en y mettant comme condition que nous ne verrions que les pièces non occupées et que nous ferions en sorte de ne plus nous trouver dans le palais quand Sa Majesté la reine régente reviendrait de la plaza de Toros.

Mais il était écrit que nous aurions ce jour-là toutes les chances possibles : le valet de chambre particulier de S. M. le jeune roi Alphonse XIII, un vieux serviteur important et influent, désireux de montrer à

Mencheta sa reconnaissance pour mille petits services antérieurs, s'empressa de nous servir de *cicerone* et nous fit, malgré la recommandation du duc d'Irun, visiter absolument tout le palais.

Je vais vous donner aussi succinctement que possible une description fidèle de cet Alcazar, qui est un des plus curieux monuments qu'on puisse voir.

Sur la place del Triunfo (du Triomphe), de grands murs nus recouverts de tuiles, percés d'une porte. On ne se douterait jamais en voyant l'Alcazar de l'extérieur que l'on est en face du palais des rois maures et de don Pedro le Cruel : on se croirait en face d'une ferme ou d'un couvent.

Mais ne nous arrêtons pas à la première impression ; traversons deux larges cours, après avoir répondu aux questions des sentinelles ; nous voici devant la façade principale de l'Alcazar, façade qu'il est impossible d'apercevoir de la place du Triomphe.

Cette façade de l'Alcazar est une des parties de ce monument qui subsiste encore telle qu'elle était lors de la domination des Maures. La porte principale est carrée, surmontée d'arabesques, avec deux petites portes de style arabe à ses côtés, couvertes d'arabesques et de ciselures ; au-dessus des portes sont figurées plusieurs petites fenêtres postiches arabes, surmontées à l'étage supérieur de sept fenêtres véritables, étroites et hautes, avec une mince colonnette au milieu : trois fenêtres au centre, deux de chaque côté.

Cette façade serait plus curieuse et plus belle encore si les Espagnols n'avaient pas transformé en toits recouverts de tuiles les terrasses plates primitives. D'ailleurs, l'Alcazar de Séville est à chaque pas un mélange de constructions plus ou moins modernes mêlées au monument primitif et purement mauresque. Ainsi la porte de cette façade principale conduit au salon des Ambassadeurs et est en général toujours fermée. Le grand escalier menant aux appartements royaux se trouve à droite de la façade principale, dans une aile de construction beaucoup plus récente : cet escalier, par lequel nous pénétrâmes, est assez large, mais sans rien de remarquable ; au mur, de belles tapisseries. Au premier, nous pénétrons dans une série de salons où l'on remarque, comme dans le monument lui-même, les agrandissements et le style des différentes époques où on a restauré l'Alcazar. Saint Ferdinand, Pedro I<sup>er</sup>, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III et Philippe V, ont tour à tour imprimé leurs traces dans ce palais, qu'ils ont agrandi



et dont ils ont fait une œuvre hybride et monstrueuse de pierres, où rien ne se ressemble.

La salle à manger de Leurs Majestés est une longue pièce dont les murs sont tendus de tapisseries magnifiques ; parmi les autres salons donnant sur une grande galerie vitrée qui court autour du *patio principal* de l'Alcazar et, qui vue d'en bas, fait même un déplorable effet, je ne vois guère à citer qu'un ravissant salon mauresque, une imitation naturellement du style arabe, mais faite avec beaucoup de goût et dont les couleurs roses, or, bleues et rouges des arabesques en stuc qui recouvrent les murs sont d'un bien joli effet.

Il n'y a de réellement curieux à cet étage de l'Alcazar que la partie la plus ancienne qui est un oratoire gothique élevé par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle : c'est tout petit, mais il y a là un autel en faïence décoré d'une peinture de la Visitation qui est merveilleuse. Une grille de fer défend l'entrée de cette chapelle au vulgaire. Presque à côté de cet endroit sacré, se trouve la chambre de don Pedro et un petit escalier, noir, plein de mystère, qui fait communiquer cette partie du palais à un appartement situé dans un corps de logis inférieur : c'est là qu'habitait la belle Maria de Padilla, favorite de don Pedro.

C'est par cet escalier, qui jadis donnait passage à l'amoureux monarque, que nous descendons au rez-de-chaussée de l'Alcazar, où se trouvent les salles les plus belles, les spécimens les plus intacts de l'art des Maures. L'Alcazar contient deux *patios* : le plus grand s'appelle patio de *las Doncellas* : c'est un large carré formé par cinquante-deux colonnes de marbre blanc appariées soutenant, au-dessus de murs couverts d'arabesques et lambrissés de carreaux de faïence vernissée qui datent des Arabes, la galerie malencontreusement vitrée dont nous avons parlé plus loin, galerie dont, pour comble de laideur, les arcs ne correspondent pas avec ceux du patio.

Le sol de ce patio, comme d'ailleurs de toutes les pièces du rez-de-chaussée de l'Alcazar, est pavé en dalles de marbre blanc et gris de plus d'un mètre carré ; au centre s'élève une fontaine et sur quelques dalles à gauche j'aperçois des nuances plus sombres, qui sont, nous affirme le serviteur de Leurs Majestés, des taches du sang qui a été versé à cet endroit par les Maures, soit pour faire jouir les Khalifes du spectacle hideux des derniers moments des malheureux condamnés, soit pour satisfaire les rancunes et les haines de ces princes qui faisaient mourir à leur avènement leurs plus proches parents.

Du patio de *Las Doncellas*, nous entrons dans le grand salon des

Ambassadeurs, qui est la plus admirable merveille qu'il y ait. C'est tellement féérique, que je ne sais si je pourrais vous en donner une description fidèle. Quatre grands arcs garnis de claires-voies, un étage supérieur de quarante-quatre petits arcs, quatre balcons en forme de tribunes, et à la hauteur de ces balcons, faisant le tour de la salle, la galerie des portraits de rois et de reines placée par Philippe II qui y admit, auprès du portrait de don Pedro, l'image de la belle Maria de Padilla. Au-dessus de cette galerie s'élance alors à une vingtaine de mètres de hauteur une coupole éblouissante, que les Espagnols appellent la *Media Naranja* (demi orange), et dont la voûte est composée d'espèces de tasses renversées, de moitiés d'oranges superposées et dorées, qui vues d'en bas et, surtout lorsque nous les aperçûmes le lendemain soir éclairées par un immense lustre, pendant le bal qui fut donné par la Reine, produisirent sur nous une impression ineffaçable. Il nous semblait, entre ces murs élevés, dont le stuc et le marbre revêtent les plus riches couleurs, voir sur nos têtes une coupole d'or et, je le répète, on ne rêve rien de plus somptueux et de plus élégant, et de moins criard, malgré l'éclat des couleurs et des dorures, tant un art parfait et tout de délicatesse a présidé à la décoration de cette salle unique au monde !

Traversons maintenant d'autres salles qui se suivent et où nous remarquons des plafonds sculptés et de jolies croisées de la forme mauresque la plus pure, séparées par de fines colonnettes de marbre et permettant aux regards charmés d'admirer les jardins de l'Alcazar à la végétation luxuriante.

Le plus beau *patio* de toute l'Espagne est, je crois, le second des patios de l'Alcazar de Séville, celui qu'on nomme à cause des figurines qui le décorent et qui ont été ajoutées après la conquête par les Espagnols, le *patio de Las Muñecas* (patio des Poupées). Je n'ai jamais rien vu de plus gracieux que ces colonnes fines en marbre rose, vert, violacé ou bleu clair, soutenant sur des chapiteaux de forme légère des arcs formés par des lames de marbre blanc de deux mètres de haut et trente-cinq centimètres de large ; les lames de marbre sont sculptées, fouillées à jour, c'est une véritable dentelle de marbre, dont les arabesques sont d'une pureté merveilleuse. En outre, la galerie supérieure, qui n'est pas vitrée, celle-là, est entourée d'une balustrade en marbre et soutenue par des colonnes d'une extrême élégance. Ce *patio* est tellement riche, les matériaux en sont tellement bien choisis et la richesse des détails est si grande, qu'on éprouve à l'admirer un

plaisir sans mélange. Si la perfection n'est pas de ce monde, convenons toutefois que l'architecte arabe, à qui on doit ce chef-d'œuvre, a réussi à en approcher de bien près !

Nous parcourons en hâte les jardins de l'Alcazar : on y descend par un bel escalier de marbre et l'on rencontre des galeries voûtées, soutenues par des arcs en briques, où l'eau circule dans de vastes bassins de marbre ; là règnent une douce fraîcheur et une transparente obscurité, qui invitent au *far-niente*, répandent par tout notre être un sentiment étrange de bien-être et de volupté. On sent que les sultanes, dont c'étaient les bains, devaient apparaître en ces lieux aux regards de leurs Maîtres avec plus de morbidesse, de charmes ; Maria de Padilla aimait à se baigner sous ces voûtes fraîches, et tout ici, le murmure des eaux limpides, l'atmosphère chargée des parfums des fleurs et des plantes des jardins, le calme, le silence qui règnent, tout invite à l'amour, tout parle à notre imagination de délices inconnues, à nos sens de voluptés inouïes et divines.

Mais allons dans les allées ombreuses des jardins, où nous cueillons des oranges mûres et savoureuses. Ces allées sont pavées en briques posées à plat et assemblées en point de Hongrie. La plupart de ces briques — (ici il faut admirer les miracles que savaient accomplir les Arabes, ces maîtres dans l'art de l'irrigation) — sont percées de petits trous garnis de viroles en métal qui semblent destinées à les assujettir au sol. Ces viroles sont les orifices d'un système ingénieux d'irrigation qui fonctionne encore parfaitement et qui, à certains moments, permet de couvrir les jardins d'une multitude de jets d'eau presque imperceptibles. On raconte que don Pedro I<sup>er</sup> prenait un vif plaisir, lorsque les dames avaient l'honneur de visiter les jardins de l'Alcazar, à faire jouer tout à coup ces jets d'eau et à couvrir et entourer les promeneuses d'une pluie fine, dont on ne peut se défendre et qui vous assaille de tous côtés à la fois, en haut, en bas, à droite, à gauche. On ne peut faire un pas pour se garantir de cette douche intempestive, sans se faire mouiller davantage. Les jets d'eau, partant du sol, vous montent dans les jambes et je me figure que les nobles dames, victimes de ces plaisanteries royales, devaient être grandement surprises de ce bain forcé, après lequel il leur fallait se changer des pieds à la tête, car on ne saurait conserver le moindre vêtement sec ! Heureusement que le roi don Pedro savait leur offrir sans doute de riches dédommagements !

Nous ferions bien durer notre visite plusieurs heures encore, mais

le bruit des voitures, les accents de la *Marche royale*, viennent nous apprendre que S. M. la Reine revient du carrousel. Il nous faut nous retirer par une porte dérobée, et nous apercevons avant de sortir du palais, la Reine régente descendant de sa voiture.

Je dois ajouter que, non seulement nous avons eu le bonheur de visiter avec un guide charmant et parfaitement renseigné l'Alcazar de Séville, mais encore que notre bonne fortune nous avait fait, au cours de notre visite, apercevoir dans une pièce voisine, par l'entrebâillement d'une porte, le jeune et sympathique roi Alphonse XIII. Il jouait tranquillement dans une grande pièce près de sa chambre, en compagnie de deux dames âgées qui travaillaient en causant. Le Roi avait l'air un peu souffrant, pâle, les traits tirés, mais il faut avouer que les fatigues du voyage qu'il venait d'accomplir, expliquaient parfaitement cet état de malaise. Le séjour d'Huelva, où Leurs Majestés sont restées près de trois jours sur un bateau, dans cette rade où l'eau est jaunâtre, salie par les déjections des mines de Rio-Tinto, qui empoisonnent les poissons et tuent la végétation à deux lieues à la ronde, où l'atmosphère est le soir très humide et, je le crains, fiévreuse, a dû éprouver beaucoup cet enfant frêle, sinon chétif, et qui a un besoin absolu de ménagements et de soins. Il a été un peu surmené pendant ce voyage et il lui faudra plusieurs jours pour se remettre tout à fait, pour recouvrer ses forces et sa belle humeur. C'est l'impression que nous ressentons en le voyant, et les événements n'ont pas tardé à la confirmer, car le Roi a eu une assez forte fièvre pendant deux jours et ensuite s'est peu à peu complètement rétabli. A six ans, tous les enfants ont besoin de beaucoup de sommeil, d'une existence réglée et d'une nourriture toujours semblable, légère et fortifiante : or, à Huelva, le petit Roi a peu ou mal dormi, est resté deux après-midi entières sur ses jambes, forcé de saluer son peuple, de sourire, de recevoir sur la tête le soleil brûlant d'Huelva et de la Rabida, d'entendre des discours, d'être étourdi par plus de deux mille coups de canon, le jour de l'inauguration du monument de Colomb ! Avouez que vous ne voudriez pas faire faire de pareilles imprudences à un enfant de six ans, s'il était votre fils. Voilà cependant à quoi oblige la pénible fonction de souverain et de pasteur de peuples ! Conclusion : tout n'est pas rose dans la vie, même pour les rois, et ils ont, eux aussi, leurs petites corvées ! Mais je suis sûr que, malgré cette constatation, beaucoup continueront encore à envier le sort des monarques de ce monde !

---

## XIII.

## LES PLACES DE SÉVILLE.

## UNE RÉCEPTION A L'HÔTEL DE VILLE DE SÉVILLE.

Les places de Séville sont nombreuses et pittoresques ; sous les fenêtres de mon hôtel j'aperçois les massifs d'orangers et de cactus et les becs de gaz de la place du Duque de la Vittoria, formant un trapèze, avec au centre un monument, espèce d'obélisque surmontée de la statue du duc de la Victoire.

Une autre place bien curieuse est celle de la Constitution, à une des extrémités de la *Calle de las Sierpes*, qui est la rue la plus animée et la plus curieuse de Séville, le boulevard des Italiens de l'endroit. La rue de Sierpes est dallée et assez étroite. Il y a de beaux cafés et des cercles, dont le rez-de-chaussée est installé comme nos grands cafés.

Quant à la place de la Constitution, elle dessine un quadrilatère fort irrégulier, dont les côtés sont formés par l'ancienne façade du couvent des Franciscains, le magnifique édifice de la *Casa de Ciudad* et l'*Audiencia*. Au milieu de la place se dresse une fontaine de marbre blanc.

Citons encore la place de la Magdalena, plantée d'acacias et entourée de bancs de pierre ; elle manque de caractère.

Mais la plus belle place de Séville est sans contredit la place *Nueva*, grand carré bordé sur trois côtés par des maisons modernes à trois étages, et sur le quatrième, par la façade du palais de l'Ayuntamiento (hôtel de ville). Cette grande place est plantée d'orangers, des cordons de globes de verre dépoli relient les becs de gaz ; à l'ombre des orangers de grands bancs de marbre à dossiers de fer invitent les promeneurs à se reposer. Des massifs de cactus, d'aloès, de palmiers et des corbeilles de fleurs décorent l'intérieur du square, au centre duquel s'élève un grand kiosque de musique en bois et en fer.

Nous avons assisté le soir du 14 octobre à une fête vraiment magnifique donnée sur cette place illuminée. Une invitation fort courtoise de l'Alcade de Séville m'était parvenue à l'*Hôtel de Rome* pendant ma visite à l'Alcazar, me priant de venir assister à la réception offerte à Sa Majesté la Reine régente à l'hôtel de ville et écouter des fenêtres de ce superbe édifice la cantate en l'honneur de Colomb.

L'hôtel de ville est un beau monument qui a trois façades principales : une sur la place de la Constitution, une sur la rue de Genova et la plus belle sur la place Nueva, où devaient avoir lieu une retraite aux flambeaux, un concert et la fameuse cantate. Les façades de l'hôtel de ville sont riches, mais trop ornées de colonnes corinthiennes, de pilastres, de médaillons, de fleurs, de feuillages, d'arabesques, de têtes d'enfants et de monstres hideux : il y a là une profusion d'ornements qui nuit à l'ensemble et qui est désagréable ! A l'intérieur, l'escalier d'honneur est très beau, les salons sont richement décorés : les laquais avaient des livrées irréprochables et le souper, qui a été offert aux invités très peu nombreux vers une heure du matin, après le départ de Sa Majesté la Reine, a été le mieux servi et le meilleur de tous ceux auxquels j'ai assisté pendant mon séjour en Espagne. Que l'Alcade de Séville et l'*Ayuntamiento* tout entier, organisateurs de cette fête, reçoivent mes plus sincères félicitations.

Dans la grande salle du palais, dont les trois fenêtres avaient été ouvertes, sur le balcon tapissé de velours rouge une estrade avait été dressée, où Sa Majesté a pris place sur un trône, sous un dais de velours et d'or, pour assister au défilé de la retraite aux flambeaux, au concert et à l'exécution de la cantate en l'honneur de Christophe Colomb.

Des fenêtres de cette salle, on jouissait d'un coup d'œil féerique, tel que jamais sans doute je n'en verrai de plus beau. Toute la place noire de monde était illuminée ; les cordons de becs de gaz aux globes dépolis dessinaient des dessins symétriques blancs sur le noir de la foule ; des ifs lumineux, des bouquets de becs de gaz aux globes de couleur rouge, enfin le kiosque des musiques dont le toit n'était qu'une mosaïque de lumières de toutes couleurs ; les maisons bordant la place étaient en outre, comme l'hôtel de ville, illuminées d'une manière uniforme par des rangées de lampions et de becs de gaz courant à tous les étages, formant des lignes droites ou sinueuses de couleur rouge, jaune, bleue, verte, violette, dessinant des étoiles, des armoiries, des lions et des tours, emblèmes de la Castille et de Léon !



Le spectacle de toutes ces lumières charma et éblouissait à tel point qu'on ne songeait plus à considérer le ciel, où les étoiles étaient éclipsées par l'éclat de cette place rayonnante ; et l'impression que procuraient les chants, les musiques, le murmure de la foule, d'environ cent mille personnes bruyantes, s'élevant du sein de ce parterre de becs de gaz, est absolument indicible. On était subjugué, ravi par un charme indéfinissable, on éprouvait l'envie de fermer les yeux, de se laisser aller, de s'abandonner comme dans un rêve fantastique et merveilleux, qu'on ne voudrait pas voir s'enfuir. Et lorsque le petit jour vint à poindre, jetant des teintes blafardes sur cette fantasmagorie, sur ces lumières à l'éclat pâissant, je fus aussi navré, aussi désolé que si on m'avait brusquement réveillé au milieu d'un songe enchanteur. Je n'oublierai jamais cette adorable nuit de Séville !

---

## XIV.

### LA MANUFACTURE DES TABACS.

Le lendemain matin aucune cérémonie officielle n'étant annoncée et S. M. la Reine ayant résolu de consacrer cette matinée à son repos, j'allai visiter vers onze heures, avec M. le D<sup>r</sup> Chappet, la manufacture royale des tabacs, dont le directeur, frère de S. E. don Antonio Maria Fabie, nous fit accorder l'entrée avec beaucoup d'empressement. Cette fabrique importante, où on livre chaque année à la consommation plus de 2 millions 800,000 livres de tabacs et une quantité considérable de cigarettes et de cigares, est installée dans un ancien couvent aux allures de château-fort, entouré d'un fossé à sec et, du côté de la rue, d'une grille en fer. Elle occupe plus de 4,000 femmes et un millier d'hommes.

Les *cigarières* sont un type curieux de la femme sévillane ; elles se recrutent dans les basses classes et sont naturellement assez vulgaires, on en trouve peu de jolies, aucune de vraiment belle. Elles ont la taille courte, les traits flétris, la démarche lourde et souvent un embonpoint exagéré, mais leurs yeux sont presque toujours très grands, noirs, leur chevelure d'ébène avec une fleur piquée au-dessus du chignon. D'ailleurs la seule chose qu'elles soignent, c'est leur coiffure ; comme nos femmes du peuple de Provence, elles sont peignées avec régularité, ont les cheveux bien pommadés, le chignon bien tordu et des bandeaux bien lissés, ou des frisettes, ou des accroche-cœurs sur le front. Ce casque de cheveux luisants qu'elles portent sur le crâne, me cause, je l'avoue, une véritable répulsion ; ça sent le rance, l'huile de qualité douteuse, et puis ça leur donne un air farouche ou d'une sensualité par trop bestiale.

L'intérieur de la manufacture ne manque pas de pittoresque. Au mur sont suspendus les innombrables vêtements, loques sales et de couleurs criardes mais fanées, de ces dames, qui travaillent dans une

toilette sommaire que justifie, sans l'excuser, la chaleur intolérable qui règne dans ces grandes salles. Dans des niches sont proposées à l'adoration des *cigarières* des statues de la Vierge, devant lesquelles brûlent des cierges ; mais la piété des Espagnoles, quoique ardente, même farouche, est d'une tolérance extrême. Les ouvrières chantent, travaillent, boivent, mangent, allaitent leurs enfants, se promènent, se battent et se disputent devant l'image de la Madone, sans penser à mal le moins du monde. De même pour le visiteur, elles n'y font aucune attention et ne cessent leur occupation, quelle qu'elle soit, que pour lui demander une *peseta* ou un cadeau. Aucune autorité apparente ne règne dans les ateliers ; les sous-maîtresses font la même chose que leurs ouvrières et la liberté dont jouissent ces dernières nous semble voisine de la licence. Les ouvrières de la manufacture des tabacs ne sont pas d'ailleurs toujours commodes ; leurs mutineries sont très redoutées, car le peuple prend toujours parti pour elles et le directeur est forcé de leur faire sentir son autorité avec une main de fer gantée de velours.

La seule chose qui nous paraît susceptible d'une réforme immédiate, et qui est indispensable, c'est d'aérer et de désinfecter un tant soit peu les salles où travaillent ces agglomérations de femmes, dont la propreté est douteuse, et qui, toujours demi-nues, suent abondamment. L'odeur du tabac, qui est très forte, jointe aux émanations de ces quatre mille femmes, c'est bien ce qu'il y a de plus insupportable au monde.

Espacer les travailleuses, les mieux surveiller, améliorer l'aération des salles, veiller à leur propreté scrupuleuse, est la première des réformes à apporter à la fabrique des tabacs de Séville. Quant à changer les mœurs de ces ouvrières, à les moraliser, c'est évidemment à tenter, mais transformer les habitudes des Espagnoles est une tentative au-dessus, je le crois, des forces humaines.

Un dicton sévillan déclare que la Renommée en bronze, qui se dresse sur la manufacture, sonnera de la trompette qu'elle tient à la main, quand une femme vertueuse en franchira le seuil...

C'est un peu exagéré, croyez-vous ? Mais, dussent les *cigarières* de Séville me garder une terrible rancune, je dois avouer que la promiscuité où vivent, des journées entières, ces quatre mille femmes de tous les âges, parmi lesquelles l'on voit des fillettes de douze ou treize ans ayant déjà des marmots, n'est pas de nature à me laisser l'espoir d'entendre résonner de sitôt la trompette de bronze de la Renommée.

Quand on sort de visiter cette manufacture , fort intéressante à parcourir , on est absolument convaincu qu'il n'y a pas que le latin qui « dans ses mots brave l'honnêteté » , et l'espagnol, que parlent les *cigarières* de Séville , est capable d'effaroucher la pudeur d'un dragon... qui ne serait pas un dragon de vertu !

---